

# La pensée complexe d'André Gide — à travers la lecture de ses deux essais sur Montaigne —

Hiroyuki TSUGAWA

I.

André Gide a écrit deux essais sur Montaigne, *Essai sur Montaigne* et *Suivant Montaigne*.<sup>1)</sup>

André Malraux a en vain cherché quelqu'un qui eût pu écrire sur Montaigne pour un numéro du *Tableau de la littérature française*, et finalement André Gide accepta. Dans ce projet, chaque auteur du passé devait être commenté par un écrivain contemporain. Ainsi est née la première de ces études. Cet essai, achevé en décembre 1928, intitulé à l'origine *Montaigne*, est paru dans le numéro d'hiver de *Commerce*, le projet d'André Malraux étant suspendu (il n'est réalisé qu'en 1939). Il est repris, avec quelques retouches et ajouts, dans un livre cette fois intitulé *Essai sur Montaigne* et dans *Œuvres complètes*.<sup>2)</sup>

*Suivant Montaigne* paraît dans *La N. R. F.* du 1<sup>er</sup> juin 1929. Il est repris dans ledit livre qui le comprend en seconde partie. Dans cet article, lorsque nous aurons à évoquer les deux articles simultanément, nous les nommerons simplement « deux *Montaigne* ».

Toutefois, nous nous intéresserons plus à *Montaigne*, qui, d'après Marie A. Wégimont, « révèle un lecteur pondéré qui a saisi l'essentiel de la pensée des *Essais* en les lisant avec sympathie et admiration », tandis que *Suivant*

*Montaigne* « trahit un lecteur qui, inexplicablement, n'a pas compris les principes fondamentaux de la vision de Montaigne ». Cela n'empêche pas que cette chercheuse accorde plus d'importance à l'analyse de ce dernier.<sup>3)</sup>

À cette époque, Gide s'est déjà intéressé à la question sociale. Son souci devenant politique, il sympathise, dans les années 30, avec les idées communistes, et ce jusqu'en 1936, année où son voyage en URSS le déçoit profondément. Donc, l'époque des deux *Montaigne* marque, il faut le dire, un tournant important pour Gide.

Ce serait une question importante que de savoir si le portrait que Gide a peint de Montaigne ressemble vraiment à ce moraliste du seizième siècle ou plutôt à Gide lui-même. Les trois études précédentes que j'ai évoquées dans la note<sup>4)</sup> s'intéressent plus ou moins à cette interrogation, mais dans la présente étude, nous nous plaçons uniquement du point de vue que Gide a pris pour parler de son maître. Ce qui nous intéresse présentement, c'est Gide lui-même qui se raconte à travers Montaigne. Il a dit à la Petite Dame : « Je puis évidemment me servir de lui, parler à travers lui, à propos de lui, c'est très expédient. »<sup>5)</sup>

Gide commence son *Montaigne* par décrire son prédécesseur, ainsi que Stendhal l'aurait dit, comme un égotiste :

[...] il estime ne pouvoir *véritablement* connaître rien, que lui-même. De là cette extraordinaire défiance, dès qu'il raisonne ; de là cette confiance, cette assurance, dès qu'il s'abandonne à lui-même et qu'il résigne à lui ses visées. C'est bien ce qui l'amène à tant parler de lui ; car la connaissance de soi lui paraît aussitôt plus importante que toute autre.<sup>6)</sup>

Mais son écrit sur Montaigne, ce n'est pas un simple traité du moi. Dans ses deux *Montaigne*, il utilise deux fois le mot « matérialiste », une fois à la forme

nominale et l'autre en tant qu'adjectif. L'épithète matérialiste est cependant polysémique, surtout péjoratif, lorsque Gide dit de Montaigne : « [...] ce n'est point tant matérialiste que je le sens, et cynique et épicurien, qu'individualiste, et particulariste si j'ose dire [...] »<sup>7)</sup> L'adjectif matérialiste indique parfois les tendances qui sont orientées vers la recherche des satisfactions matérielles, mais ce n'est pas tout. Cela n'empêche pas Gide d'entrevoir le monde matériel au sens le plus strict du mot en analysant Montaigne. *Suivant Montaigne* commence par la citation de Montaigne suivante :

Tout ainsi que des chemins, j'en évite volontiers les costez pandans et glissans, et me jette dans le battu le plus boueux et enfondrant, d'ou je ne puisse aller plus bas, et y cherche seurté...<sup>8)</sup>

Gide lui réplique : « [...] je ne puis considérer que comme une illusion cette assurance qu'a Montaigne d'atteindre enfin le tuf où pouvoir poser un pied ferme. »<sup>9)</sup> Il nie que le tuf soit une solide assise. De là il parle de matérialisme :

Que peut devenir la confiance du matérialiste, quand la matière même, sous son investigation, cède et se décompose ?

— Elle ne peut, répondra-t-il, que céder la place à des *lois*.

Eh parbleu ! ce sont celles-là que nous cherchons, et toute mythologie nous importune, qui les offusque et nous détourne de les chercher.<sup>10)</sup>

Bien qu'il témoigne son mécontentement au sujet de la mythologie au sens barthésien, qui nous empêche d'y voir clair, il prend une attitude ambiguë à l'égard du matérialisme, omettant de dire comment il trouve les lois scientifiques. En tout cas, son hypothèse que la matière même se décompose implique qu'il entrevoit déjà le monde matériel qui cédera comme l'assise de

tuf, sur laquelle Montaigne s'assurait en y posant les pieds.

Notre essayiste compare les bêtises des sages aux pieds du paon. Cette comparaison plaît à Gide. En utilisant les mots « carbone », « boue » et « poussière » au lieu de « matérialiste », Gide la commente.

Rien ne nous est devenu plus étranger que cette querelle, que ce plaidoyer de Pascal pour établir la misère de l'homme, ses imperfections, ses lacunes, tout ce que résume admirablement cette phrase de Montaigne, diction populaire peut-être : « Ce sont les pieds du paon qui abbatent son orgueil. » Il ne s'agit plus pour nous ni de pieds ni d'orgueil, et vous ne diminuerez à nos yeux le prix de rien, fût-ce de nos plumes, en nous prouvant ou nous faisant ressouvenir (ce que nous nous gardons d'oublier) qu'au fond, toute cette beauté n'est que du carbone ou de la boue, et qu'elle ne sera bientôt plus que poussière. Tout au contraire, rien ne me paraît plus admirable que ceci : que les couleurs et les formes les plus exquises aient besoin d'emprunter un *substratum* si vil, pour se manifester à nous. C'est affaire au vaniteux de chercher à cacher leur point de départ et leur base, ce que ne fit jamais, ou que si peu Montaigne qui n'a rien du paon ; pas plus qu'il ne renierait, rosier, le fumier qui permet sa fleur.<sup>11)</sup>

Ce qui fait la beauté des roses, prétend-il, c'est le fumier, condition matérielle. Un paon ne peut pas étaler ses plumages splendides sans que ses pieds ne touchent la base boueuse, matérielle, qui rappelle déjà l'infrastructure marxiste. Gide qui a cherché, comme un horticulteur<sup>12)</sup>, des fleurs rares, exquises et délicates, semble maintenant, donner plus d'importance au fumier des rosiers qu'aux belles fleurs mêmes. Quelque chose a changé en lui, changement que l'on pourrait appeler renversement matériel.

Ainsi, l'univers de Montaigne que Gide regarde est ternaire. Il consiste premièrement en monde du Moi, cela va sans dire, et puis en monde d'autrui qui comprend non seulement les autres à qui son moi fait face, mais encore les discours, les philosophies, les œuvres d'art, les institutions et les lois découvertes que les hommes ont créés et créeront.

En un mot, ces trois mondes sont poppériens. Le philosophe Karl Popper nous invite à reconnaître la réalité des trois mondes : monde 1, monde 2 et monde 3. Le monde 1 est matériel :

By 'World 1' I mean what is usually called the world of physics : of rocks, and trees and physical fields of forces. I also mean to include here the worlds of chemistry and biology.<sup>13)</sup>

Le monde 2 est psychologique :

By 'World 2' I mean the psychological world. It is studied by students of the human mind, but also of the minds of animals. It is the world of feelings of fear and of hope, of dispositions to act, and of all kinds of subjective experiences, including subconscious and unconscious experiences.<sup>14)</sup>

Le monde 3 est un peu difficile à expliquer, il écrit :

By 'World 3' I mean the world of the products of the human mind.<sup>15)</sup>

Le monde 3 comprend, par exemple, 'works of art', 'ethical values', 'social institutions', 'books', 'scientific problems', 'theories' et même 'mistaken theories'. Un moniste ne trouverait pas élégante cette classification ternaire.

Mais c'est précisément pour faire front au monisme que Popper avance ces trois réalités. Ni le spiritualisme ni le matérialisme, s'excluant l'un l'autre catégoriquement, n'admettent le troisième terme.

Que le Gide des deux *Montaigne* ait une vision du monde ternaire, c'est intéressant si l'on considère que Gide a commencé sa carrière d'écrivain en criant son propre combat entre l'âme et la chair, sa propre contradiction entre le rêve et la réalité, et le dualisme de l'être et du paraître, dans *Les Cahiers d'André Walter*, où il n'y avait pas de place pour les choses concrètes.

## II.

Avant les deux *Montaigne*, le Gide des *Faux-monnayeurs* avait déjà entrevu le monde matériel, ou plutôt celui de hasard, comme on le verra plus tard. Mais un triptyque qu'il y aurait pu peindre a été réduit au pendant.<sup>16)</sup>

Or, du point de vue de la pensée complexe le hasard est un autre nom de l'incertitude dans le système complexe. Edgar Morin dit :

La complexité dans un sens a *toujours affaire avec le hasard*.

Ainsi, la complexité coïncide avec une part d'incertitude, soit tenant aux limites de notre entendement, soit inscrite dans les phénomènes.<sup>17)</sup>

Selon la science du complexe, la matière, si elle n'est pas dans l'état de stabilité, présente quelque *sensibilité aux conditions initiales*. Ce phénomène est vulgarisé sous le nom d'« effet papillon ».

Le philosophe Karl Popper, précurseur de la science du complexe, a insisté sur la sensibilité aux conditions initiales, toutefois sans utiliser le terme, prenant pour exemple l'expérience appelée *Lande's Blade*.<sup>18)</sup>

Gide, dans les derniers temps de sa vie, insiste sur les effets du hasard : « Il entre, dans toutes les actions humaines, plus de hasard que de décision. »<sup>19)</sup> Le

fait que ce qu'on appelle hasard joue un rôle important dans la vie humaine n'est pas remarquable par lui-même, mais ce qui est notable, c'est que chez Gide, moraliste, l'envahissement du hasard dans la vie quotidienne signifie la diminution de la valeur de la morale, voire sa nullité comme on le verra plus bas.

Dans *Les Faux-monnayeurs* comme dans ses deux *Montaigne*, c'est le démon ou diable<sup>20)</sup> qui a affaire au hasard. Il se montre dès le début du roman, s'introduit dans la tête de Bernard, qui découvrira par hasard les lettres d'amour de sa mère à un amant, et cette découverte le fera fuir de chez ses parents — ou plutôt la demeure de son beau-père et de sa mère perfide. On ne peut pas dire que le diable préside aux destinées des personnages, car nul n'est omniscient dans ce roman. Mais il porte intérêt aux caprices du hasard, et se montre chaque fois que les personnages se trouvent au carrefour de la vie. Tantôt il regarde les protagonistes de dehors, tantôt il entre dans leur conscience, voire dans leur langage<sup>21)</sup>, et les dérange avec de petites choses sans qu'il ne les domine. En effet, comme le dit le proverbe, à petite cause grands effets. C'est ce qui est arrivé à Vincent. Il avait cinq mille francs pour les couches de sa maîtresse, mais il accepta la proposition d'aller dans un salon de jeu pour doubler la somme, il la paria, perdit tout. Dans ce tripot aussi se trouvait le diable...

De quel démon alors avait-il écouté le conseil ? La somme, déjà remise en pensée à cette femme, cette somme qu'il lui vouait, lui consacrait, et dont il se fût trouvé bien coupable de rien distraire, quel démon lui souffla, certain soir, qu'elle serait probablement insuffisante ?<sup>22)</sup>

Leur amour nous fait penser à des interventions du diable dès le début. Dans un sanatorium de Pau où ils s'étaient rencontrés, ils se croyaient incurables en raison des erreurs de diagnostic de leur médecin. Ils firent l'amour en

considérant que cela n'aurait pas de conséquences sur le cours de leur destin, mais ils survécurent. Le diable a affaire non seulement au jeu de hasard dans lequel Vincent a été emporté, mais encore à la combinaison malheureuse d'événements. Valéry écrit justement : « le démon des combinaisons inattendues ».<sup>23)</sup>

André Gide a trouvé dans Les *Essais* de Montaigne deux passages sur le démon socratique, et les cite dans son essai. Gide ne s'intéresse pas tellement au démon de Socrate qu'a écrit Montaigne à la fin de son livre : « Ces humeurs transcendentes m'effrayent, comme les lieux hautains et inaccessibles ; et rien ne m'est à digérer fascheux en la vie de Socrates que ses ecstases et ses demoneries »<sup>24)</sup>

Pourquoi Gide, prêt à renier tous les êtres surnaturels à cette époque, peut-il regretter que Montaigne, effrayé par les « humeurs transcendentes », dénie les « ecstases » et « demoneries » de Socrate ? C'est parce que l'on perd quelque chose d'obscur mais d'essentiel, en reniant le démon socratique. C'est là ce que Montaigne avait déjà dit au commencement des *Essais*, mais qu'il a par la suite dénié, car « il a la mémoire si courte qu'il l'aura sans doute oublié »<sup>25)</sup>. Pour le vieux Gide, ce qui échappe à la raison, au discours, n'est pas forcément mystique. Gide cite ce passage du Livre premier des *Essais* :

Le demon de Socrates estoit à l'avanture certaine impulsion de volonté, qui se présentoit à luy sans le conseil de son discours (*c'est-à-dire de sa raison*). En une ame bien espurée, comme la sienne, et préparée par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vray semblable que ces inclinations, quoy que temeraies et indigestes estoyent tousjours importantes et dignes d'estre suyvies. Chacun sent en soy quelque image de telles agitations. J'en ay eu ausquelles je me laissay emporter si utilement et heureusement qu'elles pourroyent estre jugées tenir quelque chose d'inspiration divine.<sup>26)</sup>



On pourrait appeler *inconscient* au sens freudien du terme cette « impulsion de volonté, qui se présente à luy sans le conseil de son discours », mais c'est un inconscient aléatoire, pas si profond, comme le mot « temeraire(s) » le suggère. Étymologiquement, il signifie « accidentel », d'où « inconsideré » selon le Grand Robert. Donc l'inspiration heureuse ainsi obtenue, bien que divine, ne sera pas spirituelle.

Montaigne prend, pour illustrer le thème du chapitre XXIV du Livre premier intitulé « Divers evenemens de mesme conseil », deux exemples : la médecine et la guerre, que nous ne citons pas ici, mais Gide en trouve un autre, celui de la peinture :

Il en est de mesmes en la peinture, qu'il eschappe par fois des traits de la main du peintre, surpassans sa conception et sa science, qui le tirent luy mesmes en admiration, et qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en tous ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent, non seulement sans l'invention (*mot qu'il remplace plus tard par « intention »*), mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier.<sup>27)</sup>

Ces « graces et beautez » inattendues arrivent par hasard. Un peu plus bas Montaigne résume ce qu'il veut dire en quelques mots : « Rien de noble ne se fait sans hazard »<sup>28)</sup>. Gide résiste non sans peine à « la tentation d'extraire de ces paroles, sur l'invitation même de Montaigne, beaucoup plus que lui-même n'a voulu et su y mettre »<sup>29)</sup>, et les ramène à leur sens véritable, précisé, dit-il, par cette phrase que nous lisons dans le même chapitre XXIV du Livre premier : « La prudence, si tendre et circonspecte, est mortelle ennemye de hautes executions »<sup>30)</sup>. Gide déplore que Montaigne ait dénié à la fin ce démon gœthéen, généreux et créateur.

## III.

Le monde matériel, de ce fait aléatoire, n'est pas décrit directement dans les deux *Montaigne*, mais seulement suggéré par deux exemples : les pieds du paon et l'assise de tuf. Ce qui est capricieux, multiple et hasardeux, c'est plutôt le moi, surtout celui de Montaigne lui-même. Gide voit dans Montaigne un précurseur de Dostoïevski et de Proust :

[...] Montaigne ajoute un peu plus loin : « ... veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture. » Mais il fallait attendre Dostoïevski et arriver à nos jours pour le reconnaître, ou du moins pour l'admettre et le manifester, car il n'est pas un des grands spécialistes du « cœur humain » qu'il ait nom Racine, ou Shakespeare ou Cervantès, qui n'en ait eu tout au moins des aperceptions fugitives [...]. Et dans le Livre premier des *Essais*, nous lisons cette invite à Proust : « ... aussi, en nostre ame, bien qu'il y ait divers mouvements qui l'agitent, si faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. Mais ce n'est pas avec si entier avantage que, pour la volubilité et souplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encor la place et et ne facent une courte charge à leur tour »<sup>31)</sup>

La pluralité du moi n'est pas un thème nouveau. Ce qui est remarquable ici, c'est plutôt « la naturelle instabilité », « la volubilité » de « nostre ame ». Son mouvement sera remplacé par un autre « par occasion » ou par hasard. Ce que Montaigne appelle tout simplement l'instabilité et que traduit le mot « inconstance » qu'il utilise pour accuser les artistes d'ignorer « cette infinie diversité de visages »<sup>32)</sup> donne à penser à Gide : « Mais Montaigne eût pu voir là, ce me semble, beaucoup plus que, comme il fait, « de l'inconstance »,

simplement. Je crois que la vraie question se cache à l'abri de ce mot. C'est à partir de là que j'entre en quête. »<sup>33)</sup>

#### IV.

Cependant Gide n'entre pas dans le vif du sujet tout de suite, en décrivant longuement l'amitié de Montaigne pour La Boétie. Mais pourquoi Gide est-il tenté « d'extraire de ces paroles » de Montaigne sur la peinture « beaucoup plus que lui-même n'a voulu et su y mettre » ? Que veut-il en extraire ? Il ne le dit pas explicitement.

Le Montaigne que dépeint André Gide n'est pas si différent de lui-même, car c'est lui-même qui le décrit. Bien que Montaigne dénie le démon de Socrate, il n'en comprend pas moins « la naturelle instabilité », « la volubilité » de « notre ame » et « cette infinie diversité de visages ». D'une part Gide regrette que son maître compte sur l'assise solide de tuf, d'autre part il loue son précurseur pour sa perception, à travers l'observation des heureux mouvements délicats du pinceau, de l'incertitude du monde matériel.

Alors quelle est la différence entre Gide et Montaigne ? La réponse se trouve plutôt dans les phrases qui précèdent son « enquête » :

Montaigne continue [...] : « Ils [= bons auteurs] choisissent un air universel, et suivant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage, et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les vont renvoyant à la dissimulation. »<sup>34)</sup> Et il ajoute : « Auguste leur est eschappé » du même ton que Saint-Évremond dira plus tard : « Il y a des replis et des détours en notre âme qui lui sont échappés, (*à Plutarque*)... il a jugé de l'homme trop en gros et ne l'a pas cru si différent qu'il est de lui-même... Ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères... que Montaigne lui-même a beaucoup mieux entendues. »<sup>35)</sup> Mais Montaigne eût pu voir là, ce me

semble, beaucoup plus que, comme il fait, « de l'inconstance »<sup>36)</sup>, simplement.<sup>37)</sup>

Selon Saint-Évremond, Montaigne est plus perspicace que Plutarque pour ce qui concerne ce que l'écrivain grec attribue à des causes étrangères, « que Montaigne lui-même a beaucoup mieux entendues ». Faisant un pas de plus, notre romancier écrit que Montaigne eût pu voir là beaucoup plus que « de l'inconstance », en laissant entendre que lui-même sait déjà ce que notre essayiste du seizième siècle aurait pu et dû voir. Mais Gide, en regrettant que Montaigne ne l'ait pas fait, ne veut pas en dire long non plus.

Gide cite le coup de pinceau comme un des exemples de cause obscure, mais de prime abord, il semble que ce soit au niveau humain que Montaigne comprenne « Divers evenemens de mesme conseil », titre du chapitre XXIV du Livre premier, et leurs causes étrangères. Pour Montaigne tous les cas sont particuliers, et il en énumère plusieurs dans le chapitre, chacun ayant son propre caractère. Les événements que les êtres humains expérimentent sont disparates et discordants, donc semblent humains. Gide qualifie Montaigne de « particulariste » dans un passage indiqué par la note 4, mais ne l'est-il pas lui-même ? Frank Lestringant écrit : « Dernier enseignement que retient Gide : pour Montaigne, héritier du nominalisme médiéval, il n'est de connaissance certaine que du singulier. »<sup>38)</sup> Le vieux Gide lui-même est nominaliste lorsqu'il fait dire le docteur Marchant de son *Robert* (1930) : « Il y a des malades ; il n'y a pas de maladies. »<sup>39)</sup>

Mais pourquoi Gide cite-t-il l'exemple du pinceau ? La pointe du pinceau d'un peintre appartient aux trois mondes poppériens à la fois. Ce n'est qu'un faisceau de poils trempé de couleurs, c'est aussi la pointe de la conscience de l'artiste, et celle-ci crée une œuvre d'art. Selon Karl Popper les trois mondes ne sont pas fermés, mais ouverts mutuellement, sans dépendre les uns des autres d'une manière totale.

[...] the objects of World 2 and of World 3 can kick each other, as well as the physical objects of World 1 ; and they can also be kicked back. [...] we must normally grasp or understand a World 3 theory before we can use it to act upon World 1 ; but grasping or understanding a theory is a mental affair, a World 2 process : World 3 usually interacts with World 1 via the mental World 2.<sup>40)</sup>

Ainsi ce n'est pas surprenant qu'un coup de pinceau échappé par hasard de la main du peintre donne naissance à une belle œuvre d'art. Bien qu'il s'intéresse surtout aux pratiques humaines comme la guerre, la médecine et l'art, on peut soupçonner que Montaigne sait bien que quelque chose d'inhumain, ou plutôt d'a-humain, comme les couleurs au bout du pinceau, s'insinue dans les actions humaines, et crée le hasard, l'inconstance et l'incertitude. C'est là ce que Gide veut extraire de ces paroles de Montaigne en les surestimant. C'est-à-dire qu'il se doute que Montaigne ait entrevu quelque chose d'a-humain au fond des événements aléatoires.

Mais enfin, Gide renonce à apporter de l'eau à son propre moulin :

[...] ramenons-les[= ces paroles] honnêtement à leur sens véritable, précisé par ces mots que nous lisons dans le même chapitre XXIV, du Livre premier des *Essais* : « La prudence, si tendre et circonspecte, est mortelle ennemie de hautes exécutions. »<sup>41)</sup>

À travers Montaigne, Gide élargit son horizon jusqu'au monde matériel, puis il le rétrécit jusqu'à celui d'humain, d'où il conclut que Montaigne n'est qu'un individualiste ou un particulariste : «[...] ce n'est point tant matérialiste que je le sens, et cynique et épicurien, qu'individualiste, et particulariste si j'ose dire, cherchant une sorte d'instruction dans chaque être, si tant est qu'il soit authentique. »

Si Montaigne est quelque peu matérialiste, il ne l'est pas tant qu'il ne croie la sagesse humaine : il est moraliste exactement. Pour ce qui est de Gide, la vision matérielle, aléatoire, dérange sa morale. Montaigne même sait bien que la force du hasard est importante, que rien de beau ne se fait sans hasard, que nos âmes sont instables, mais cette découverte n'ébranle pas sa morale. Au fond, Montaigne est plus épicurien que Gide, et ce dernier est plus puritain que ce premier.

Le fait qu'une cause trop petite pour être vue peut avoir un grand effet, effet papillon, bouleverse André Gide. Le passage suivant du *Journal* écrit dans sa vieillesse prouve bien qu'il s'est aperçu de cet effet :

Il me paraît bien vain de répondre : le meilleur survivra toujours au naufrage ; car rien ne me paraît moins certain ; et cette confiance implique un mysticisme contre lequel je me défends d'autre part. Je crains, bien au contraire, que le bon ne soit balayé avec le pire, et me refuse à croire à un Dieu qui « reconnaîtra toujours les siens ». Dans toute aventure de ce genre, on se lance dans l'aléatoire, et rien ne sert de dire ensuite : « Je n'avais pas voulu cela » ; car c'est *cela* précisément qu'il importait de prévoir.<sup>42)</sup>

Comment ne peut-on pas être mystique, en admettant un nouveau mystère du monde incertain après avoir refusé de croire en un Dieu qui « reconnaîtra toujours les siens » ? Gide met en avant les éléments aléatoires. Ce n'est pas un être supérieur à la raison qui fait survivre un homme ou non, mais une goutte d'eau qui reste ou non dans sa gourde. Armand, un des personnages des *Faux-monnayeurs* dit : « [...] je suis comme l'Arabe à travers le désert, qui va mourir de soif. J'atteins ce point précis, comprends-tu, où une goutte pourrait encore le sauver ... »<sup>43)</sup> Peut-être dans son *Journal* Gide évoque-t-il le naufrage qu'il a fait raconter à Armand où un des voyageurs aurait été sauvé si on l'avait découvert

un peu plus tôt, non une heure, mais une minute ou une seconde plus tôt.<sup>44)</sup> Qui est-ce qui décide du moment juste ? On dirait que le démon y assiste, mais même le diable n'est pas omniscient chez Gide comme nous l'avons expliqué plus haut.

Gide rehausse puis rabaisse Montaigne. La différence au sens mathématique du mot est celle entre Montaigne et Gide. Elle implique que ce dernier promène ses regards plus profondément que ce premier dans le monde matériel. Pourtant, le vieux Gide ne participe pas au matérialisme, ni au spiritualisme, en s'efforçant de réconcilier les deux causes :

Entre matérialisme et spiritualisme, l'opposition serait moins âpre si, au lieu de « matérialisme », on admettait que c'est de « rationalisme » qu'il s'agit. Dès lors l'entente n'est plus impossible. Quant à moi je sens profondément que, de ces deux états d'esprit, l'un a tout ce qui, précisément, manque à l'autre. Je ne puis m'accommoder d'une spiritualité irrationnelle et n'ai que faire d'un matérialisme exclusif de toute spiritualité. Mais l'on s'entête ; et le matérialiste ne reconnaît pas qu'il ne peut nier l'esprit qu'avec l'esprit même ; et le spiritualiste n'admet point qu'il a besoin de la matière même pour penser.<sup>45)</sup>

Alors, Gide est éclectique ? Non, c'est un système d'échange entre le spiritualisme et le matérialisme, entre l'immatériel et le matériel qu'il se figure ici comme Karl Popper le fait. Dans un tel système il arrivera de temps en temps des inconvénients que l'on ne peut imputer à personne, en conséquence, que l'on attribue à des choses inanimées. Mais les choses sont-elles capables d'assumer des responsabilités ? Gide se le demande :

Oui, depuis quinze jours je retourne en tous sens cette question,

dont il n'y a lieu d'attendre la réponse que de l'événement même — qui, comme toujours et quel qu'il soit, enfoncera chacun plus avant dans son sens. Car depuis quand l'expérience historique a-t-elle servi ? et à qui ? Que signifie une « expérience » que l'on ne peut contrôler et refaire, dont les composants échappent à notre connaissance précise et où, lorsque l'omelette est manquée, l'on ne parvient pas à savoir si c'est la faute de la cuisinière, de la poêle, ou du beurre, ou des œufs ?<sup>46)</sup>

Ces événements qu'on ne peut contrôler n'appartenant pas au monde 2, ni au 3, il leur faudrait un autre, monde 1, qui dépasse d'ailleurs l'intelligence humaine. Gide, qui refuse de croire au surnaturel, repousse ce qui n'est pas explicable vers le monde matériel. Par exemple, lorsque l'on fait des omelettes ratées, c'est à demi à cause du matériel.

Les expériences que l'on ne peut contrôler et refaire créeront le désordre. Pourtant ce que Gide suppose, ce n'est pas un désordre surréaliste, mais un désordre qui devrait être logique, car, en réalité, il attend la réponse de la part de l'événement même. C'est, si l'on ose dire, le désordre logique dont la cause est d'abord trop petite pour être vue, dont l'effet est pourtant clair, et dont la logique n'est visible qu'après coup si tant est que ce soit possible. L'expression « désordre logique » serait bizarre, mais cet oxymoron correspond bien à la pensée complexe d'Edgar Morin. Il écrit en effet :

Mais la complexité ne se réduit pas à l'incertitude, *c'est l'incertitude au sein de systèmes richement organisés*. Elle concerne des systèmes semi-aléatoires dont l'ordre est inséparable des aléas qui les concernent. La complexité est donc liée à un certain mélange d'ordre et de désordre, mélange intime, à la différence de l'ordre/désordre statistique [...]<sup>47)</sup>



Pour expliquer clairement ce qu'est la pensée complexe, il faudrait tout un livre comme celui que Morin a écrit. Mais en nous appuyant sur la définition qu'il en fait, nous concluons à une nouvelle vision d'André Gide sur l'univers, celle qu'on pourrait appeler pensée complexe, entrevue dans *Les Faux-monnayeurs*, qu'il a approfondie, entre la dignité humaine et le jeu de hasard matériel, à travers la lecture de ses deux essais sur Montaigne.

(Professeur à l'Université de la Ville d'Osaka)

## NOTES

1) Nous utiliserons dans cet article les abréviations suivantes : EC pour André Gide, *Essais critiques*, édition présentée, établie et annotée par Pierre Masson, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1999, JI pour André Gide, *Journal — 1887-1925*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1996, JII pour André Gide, *Journal — 1926-1950*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1997, RRII pour André Gide, *Romans et récits — Œuvres lyriques et dramatiques II*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 2009, E pour Montaigne, *Essais, Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, 1962.

Gide d'abord a lu *Les Essais* de Montaigne dans l'édition de 1588, puis l'édition dite « de l'exemplaire de Bordeaux » l'a enthousiasmé. Pourtant, Gide a utilisé comme texte de référence, pour son essai paru dans *Commerce* et pour *l'Essai sur Montaigne* suivi de *Suivant Montaigne* publié en 1929, l'édition établie par H. Montheau et D. Jouaust en sept volumes, édition fondée sur le texte de 1588. Par la suite, Gide a changé la pagination de ses citations sur l'édition de l'exemplaire de Bordeaux procurée par Albert Thibaudet en 1933. Sur ce point, voir les « notes » des EC, p. 1177.

2) Éd. de la Pléiade-J. Schiffrin ; *Œuvres complètes*, t. XV, pp. 33-63.

3) Marie A. Wégimont, « Gide et les *Essais* de Montaigne : deux lectures divergentes », *Bulletin des Amis d'André Gide*, n° 93, janvier 1992, p. 9.

4) Michel Guggenheim, « Gide and Montaigne », *Yale French Studies*, n° 7, 1951, pp. 107-114 ; Frieda Brown, « Peace and Conflict : A new look at Montaigne and Gide », *French Studies*, vol. 25, 1971, pp. 1-9.

5) Maria Van Rysselberghe, *Les Cahiers de la Petite Dame*, t.1 (1918-1929), « Cahiers André Gide 4 », Gallimard, 1973, p. 383.

6) EC, p. 665.

- 7) *Ibid.*, p. 674.
- 8) *Ibid.*, p. 684 ; E, pp. 627-628.
- 9) EC, p. 684.
- 10) *Ibid.*, p. 685.
- 11) *Ibid.*, p. 698.
- 12) Gide, romancier, était aussi un amateur d'horticulture. Il cultivait des plantes et faisait des expériences de croisement dans le jardin de Cuverville avec son jardinier Mius. JI, 17-VI-1910, p. 639.
- 13) Karl Popper, *The Open Universe — An Argument for Indeterminism*, Routledge, 1982, p. 114.
- 14) *Ibid.*, p. 114.
- 15) *Ibid.*, p. 114.
- 16) « Il n'y a pas, à proprement parler, un seul centre à ce livre, autour de quoi viennent converger mes efforts ; c'est autour de deux foyers, à la manière des ellipses, que ces efforts se polarisent. D'une part, l'événement, le fait, la donnée extérieure ; d'autre part, l'effort même du romancier pour faire un livre avec cela. » RRII, *Journal des Faux-monnayeurs*, p. 537.
- 17) Edgar Morin, *Introduction à la pensée complexe*, Seuil, coll. essais, 2005, p. 49.
- 18) Karl Popper, *op.cit.*, pp. 100-104.
- 19) JII, 19-XII-1940, p. 741.
- 20) « Dans ses écrits, Gide alterne l'emploi de ces différents termes [= le démon, l'Autre, l'Adversaire, le Malin, le Diable, Satan] sans qu'il soit possible la plupart du temps de leur attribuer une valeur spécifique ». Alain Goulet, *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide*, Association des amis d'André Gide, 1986, p. 534.
- 21) « Vous vous souvenez du début de l'Évangile : 'Au commencement était la Parole'. J'ai souvent pensé que la Parole de Dieu, c'était la création tout entière. Mais le diable s'en est emparé. Son bruit couvre à présent la voix de Dieu. » RRII, *Les Faux-monnayeurs*, pp. 465-466.
- 22) *Ibid.*, p. 201.
- 23) Paul Valéry, « Propos sur le progrès », *Œuvres II*, Bibl. de la Pléiade, Gallimard, 1960, p. 1023.
- 24) EC, p. 679 ; E, III, XIII, p. 1096.
- 25) EC, p. 680.
- 26) E, I, XI, p. 45 ; EC, p. 680. La citation de Gide n'est pas précise, mais nous la citons telle

quelle.

- 27) E, I, XXIV, p. 126 ; EC, p. 680.
- 28) E, I, XXIV, p. 128 ; EC, p. 680.
- 29) EC, p. 680.
- 30) E, I, XXIV, p. 128.
- 31) E, I, XXXVIII, p. 230 ; EC, pp. 671-672. Pour bien comprendre cette citation, il faut extraire la phrase entière : « Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblée de diverses humeurs, desquelles celle là est maitresse qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions : aussi, en nos ames, bien qu'il y ait divers mouvements qui l'agitent, si faut-il qu'il y en ait un à qui le champ demeure. »
- 32) E, III, XIII, p. 1054.
- 33) EC, pp. 671-672.
- 34) E, II, I, p. 315.
- 35) Selon la note des EC, Saint-Évremond, *Jugement sur Sénèque, Plutarque et Pétrone, Œuvres en prose*, t. I, pp. 1082-1083.
- 36) E, II, I, p. 315 ; p. 316.
- 37) EC, p. 672.
- 38) Frank Lestringant, *André Gide l'inquisiteur*, t. II, Flammarion, 2012, p. 452.
- 39) RRII, *Robert*, p. 668.
- 40) Karl Popper, *op.cit.*, pp. 116-117.
- 41) EC, p. 680.
- 42) JII, 29-VIII-1933, p. 427.
- 43) RRII, *Les Faux-monnayeurs*, p. 388.
- 44) *Ibid.*, p. 387.
- 45) JII, pp. 588-589.
- 46) *Ibid.*, 2-IX-1933, p. 430.
- 47) Edgar Morin, *op.cit.*, p. 49.